

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 44, Number 2, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103904ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103904ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1976). Pages de journal. *Assurances*, 44(2), 138-141.
<https://doi.org/10.7202/1103904ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

138

Rencontré tout à l'heure dans la *Rue Grande*, une femme qui se promenait avec son perroquet sur l'épaule au milieu de la ruée des touristes qui escaladent la chaussée en pente, à l'affût des boutiques d'art ou des curiosités de Saint-Paul.

Encore une fois, comme j'aime cette ville dont les murs accueillent les visiteurs aux monnaies fortes, à qui on offre de tout, des cartes postales aguichantes ou affriolantes aux bijoux d'argent, des peintures aux étoffes faites sur place, et surtout, l'extraordinaire vue que l'on a du chemin de ronde.

Assez curieusement, à Saint-Paul-de-Vence, on dit rue grande et non grand-rue et les riverains, pour qualifier ceux qui habitent la ville.

21 septembre 1973, Paris

On annonce ce matin que la Banque de France vient de porter son taux de réescompte de $9\frac{1}{4}\%$ à 11% . J'en ai été suffoqué. Vraiment il faut que la surchauffe de l'économie soit très grande ou que l'argent soit bien tenté de fuir pour que la banque se résolve à une pareille augmentation ! Comme bien des gens, je suis inquiet. Où va-t-on avec tout cela ? À l'inflation galopante, ou pareille mesure suffira-t-elle à en empêcher l'expansion trop rapide ? Et dire qu'on en est là : éviter que par un essor trop rapide l'économie ne s'emballé ou ne s'enraye sous l'effort.

Ce qui m'inquiète personnellement, c'est la portée que de pareilles hausses doit avoir nécessairement sur les obligations. Nous avons resserré et planifié notre portefeuille, mais nous ne pouvons empêcher que nos coupons, laissant loin derrière les rendements courants, ne fassent faire un plongeon au titre lui-même, devant un pareil écart.

J'ai mené aujourd'hui une vie de paresseux. Levé vers 8 heures, j'ai écrit un peu, puis je suis passé au bureau de nos amis, le Blanc et de Nicolay. J'ai feuilleté quelques pages, lu quelques textes, puis, me rendant compte qu'au téléphone je me heurtais à des *gens en conférence*, puis à l'impossibilité de rejoindre Londres pour les rendez-vous que je me fixais pour la semaine prochaine, j'ai renoncé et je suis parti le nez en l'air et le caquet un peu bas; ce qui m'arrive parfois quand je sens que momentanément rien ne va plus.



Le soir Germaine et moi sommes allés entendre *Le Tournant* de Françoise Dorin. Ce n'est pas avec cette pièce que l'auteur aurait fait sa réputation. Il a bien quelques mots amusants, mais vraiment l'idée de loger l'amant dans l'armoire de la chambre à coucher est trop facile, comme la fin de la pièce elle-même, malgré le sourire de Jean Piat. Cela rappelle beaucoup trop cette anecdote qui fait partie du folklore canadien, mais avec plus de verdeur. Un mari découvre dans le placard l'homme qui vient de coucher avec sa femme. Celui-ci dit d'un air niais: « Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'attends les p'tits chars ». C'était à l'époque où Montréal n'avait pas encore délaissé ses tramways pour des autobus et trolleybus (pour faire plaisir aux administrateurs de la Shawinigan, sans doute). Ces derniers n'étaient pas beaux avec leurs trolleys qui se trimbalaient à hue et à dia, mais ils contribuaient moins à la pollution que les cars au mazout qui nous empestent en ce moment.

Dans cette pièce de Françoise Dorin, il n'y avait guère qu'une seule idée amusante, à part quelques mots qui surnageaient comme des croûtons dans un brouet clair: celle d'opposer auteur de gauche qui s'exprime lourdement, mais à un niveau bien pensant, et écrivain léger qui aime la vie, même si elle le désespère parfois.

À quarante-cinq francs par tête, c'est un peu cher. Je m'en console mal en revenant à pied du théâtre de la Madeleine à notre hôtel, malgré Germaine qui me traite de vieux grognon, alors que, pour elle la vie à Paris reste belle, même si, dans son for intérieur, elle reproche à certains auteurs comme Françoise Dorin, d'employer bien mal leur talent à certains moments. Dire que j'aurais pu aller à la Comédie-Française entendre la reprise de *Port-Royal* de Montherlant, pièce

âpre, dure, mais pure dans sa rigidité. J'irai avant mon départ pour fuir la facilité et l'uniformité des pièces de boulevard. Au besoin, je laisserai Germaine derrière, en vertu de cette règle de notre ménage qu'on se retrouve avec d'autant plus de plaisir qu'on n'a pas hésité certains jours à aller chacun de son côté.

140

Devant nous, par un étonnant hasard, il y avait la charmante Andrée Paradis, qui passait par Paris en route vers le Canada. Elle rentre d'un séminaire tenu aux frais de l'Unesco, à l'ex-Congo Belge. Nous lui avons conseillé de lire les *Call-girls* d'Arthur Koestler, car elle y trouvera quelques souvenirs rapprochés des siens, à propos de ces congressistes qui pullulent dans le milieu intellectuel décrit par Koestler et qui constituent la faune dont il s'est moqué dans son livre.

Notre amie s'est fait la réputation d'un critique d'art en tenant le coup à *Vie des Arts*, l'une des plus belles revues du Canada, avec Claude Beaulieu et Jules Bazin, ce charmant conservateur de la bibliothèque municipale. Bazin commande un bataillon de vierges et j'imagine de demi-vierges, chargées de veiller sur les livres logés dans le grand immeuble de la rue Sherbrooke. Celui-ci résiste au banc de glaise sur lequel il est bâti, comme à l'indifférence des édiles de Ville-Marie. Malgré cela, la bibliothèque a droit à notre respect quand ce ne serait que pour la collection Gagnon et pour ses succursales qui peuplent maintenant la ville sous l'habile direction de son conservateur.

22 septembre

Aujourd'hui, journée consacrée à Colette. J'ai commencé par lire quelques-unes de ses *lettres à ses pairs*, c'est-à-dire à Marcel Schwob, à la comtesse de Noailles, à Proust, à Francis Carco, et à bien d'autres. Tout à l'heure, je visiterai l'exposition que lui consacre la Bibliothèque Nationale. Pour finir, j'irai m'asseoir dans les jardins du Palais-Royal, face à l'appartement qu'elle a occupé.

L'homme propose mais l'administration dispose. J'ai appris en arrivant à la Bibliothèque Nationale que l'exposition était terminée. J'en ai profité cependant pour revisiter la plus extraordinaire collection de livres, d'incunables et de manuscrits sur l'Orient, tirés du fond de la bibliothèque, que l'on expose en ce moment. Quelle richesse et quelle abondance de textes ! Ils donnent une brève rétrospective qui va de la découverte de l'Orient depuis Alexandre le Grand. Il y a là

des textes hébraïques, coptes, indous et islamiques. On y voit des bibles polyglottes enluminées, des corans remontant au X^e siècle, des documents chinois, japonais, coréens. On reste un peu pantois devant ces trésors accumulés en France depuis François 1^{er} et confiés à la Bibliothèque Nationale.

Rue Richelieu, on rejoint la Comédie-Française et les jardins du Palais-Royal, où je suis allé retrouver le souvenir de Colette, mariée à Maurice Goudekot, après avoir été la femme de Willy et de Bertrand de Jouvenel.



Dans l'après-midi, après un déjeuner qui s'est terminé par un extraordinaire soufflé aux framboises, Germaine et moi sommes allés voir l'exposition du futurisme en peinture de 1909 à 1916, je crois. Le mouvement n'a pas tenu bien longtemps et, à en juger par les toiles réunies au Musée d'art moderne de Paris, il n'a pas laissé d'œuvres bien remarquables, même si les journaux de l'époque lui ont donné un large accueil. Pour retrouver la peinture colorée et éternelle, il faut aller dans d'autres salons du Musée d'art moderne de la ville de Paris, où l'on retrouve les Matisse, les Dufy, les Monet, les Picasso, les Delaunay, les Braque et ces artistes qui ne sont pas que de grands noms et dont l'œuvre n'a pas vieilli. La plupart des toiles de l'exposition futuriste font vraiment un peu peine à voir, comme si elles étaient le témoignage d'une époque qui, après s'être cherchée, n'a pas trouvé grand-chose.